



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2012

Cartographies de l'Amérique / Histoires d'esclaves

La philanthropie en Amérique

Alexia Blin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5883>

DOI : [10.4000/transatlantica.5883](https://doi.org/10.4000/transatlantica.5883)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Alexia Blin, « La philanthropie en Amérique », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 23 mai 2013, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5883> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.5883>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La philanthropie en Amérique

Alexia Blin

- 1 Dans son dernier livre, *La Philanthropie en Amérique, Argent privé, Affaires d'État*, Olivier Zunz étudie la manière dont la philanthropie a transformé la société américaine au XX^e siècle. De la fin du XIX^e siècle jusqu'aux développements les plus récents, l'auteur s'intéresse aux principales évolutions du « secteur à but non lucratif ». Le livre analyse à la fois l'action des grandes fondations — la fondation Ford ou la fondation Bill et Melinda Gates — et celle d'institutions moins réputées mais tout aussi importantes, comme les caisses de communauté. Il fait le récit des épisodes clé permettant de comprendre les transformations de ce secteur, de la grande campagne contre la tuberculose en 1908 à la lutte contre la famine en Éthiopie en 1994 ; et celui des parcours de ses grands personnages, John D. Rockefeller, Andrew Carnegie ou Julius Rosenwald par exemple.
- 2 La table ronde tenue à l'E.H.E.S.S. le 14 novembre 2012, présidée par François Weil, a permis de souligner l'importance de cet ouvrage et de poser les questions qu'il suscite sur un objet mal connu, et souvent à l'origine d'une certaine méfiance en France.

De la charité à la philanthropie moderne

- 3 Comme l'ont remarqué les participants, ce livre est le fruit de réflexions amorcées dans le précédent ouvrage d'Olivier Zunz, *Le Siècle Américain*¹, où l'auteur s'interrogeait sur la genèse du modèle américain au XX^e siècle, mettant notamment en évidence la construction d'une « matrice institutionnelle du savoir » — alliance tissée entre les grandes entreprises, les grandes universités de recherche, la puissance publique, et les milieux d'affaires — dans laquelle la philanthropie s'avérait être un élément essentiel. Poursuivant cette piste, l'auteur montre désormais que l'influence de ce phénomène est loin de se limiter au secteur de l'enseignement supérieur et de la recherche.
- 4 La philanthropie, dont le budget dépasse celui du Pentagone, touche toutes les dimensions de la société et fait partie intégrante de la vie quotidienne des Américains. L'auteur donne deux raisons à cette emprise, largement développées dans l'ouvrage. La première est le tournant pris à la fin du XIX^e siècle par la philanthropie américaine, qui,

grâce à une révolution du droit, a pu se concentrer non plus sur des projets restreints, mais sur des objectifs « très larges, illimités dans le temps et redéfinis par chaque génération »². Autrement dit, au XX^e siècle, les donateurs ont décidé de se consacrer « au bien de l'humanité », plutôt qu'à la seule aide aux plus pauvres. Ils se sont attaqués aux « causes profondes » des maux sociaux, et se sont donc intéressés à tous les domaines, de l'éducation à la santé, du contrôle des naissances à l'urbanisme ou à la politique étrangère. La deuxième raison qui explique l'ampleur prise par la philanthropie se trouve dans l'engagement non seulement d'une minorité de millionnaires, mais de l'ensemble de la société américaine dans cette activité. C'est ce qu'O. Zunz nomme la « philanthropie de masse ». À partir de la Première Guerre mondiale, mais surtout des années 1950, la masse des Américains s'est ainsi mise à participer à la philanthropie, à travers des institutions comme les caisses de communauté, et par l'intermédiaire de nouvelles techniques de collecte massive de dons. C'est la rencontre de ces deux philanthropies — celle des fondations créées par les très riches, et celle des citoyens ordinaires — qui fait selon O. Zunz la force et l'importance du phénomène.

- 5 Le livre cherche à distinguer cette philanthropie moderne de la charité, et à montrer qu'elle est à comprendre non comme une simple manifestation d'altruisme, mais comme une entreprise fille du capitalisme américain. Premièrement, la philanthropie américaine moderne naît des conséquences du capitalisme : à la fois des très grandes fortunes permises par le succès des grands industriels et de l'augmentation du revenu moyen de la majorité des Américains qui rend disponible pour le don une part du revenu. Deuxièmement, la philanthropie du xx^e siècle n'est pas, explique O. Zunz, une forme d'assistance directe aux pauvres, mais bien un investissement financier dans le futur de toute la société, avec l'espoir d'un retour sur cet investissement. Enfin, comme l'a remarqué Maurizio Vaudagna (Université du Piémont Oriental), l'originalité du livre est d'attribuer le succès de la philanthropie américaine à l'adoption des objectifs et des techniques de la grande entreprise moderne. Depuis la Première Guerre mondiale, et de manière de plus en plus explicite dans les décennies suivantes, les philanthropes adoptent les procédés du marketing de masse, et ils font appel à de véritables entreprises spécialisées dans la collecte de dons. Ce caractère moderne, ainsi qu'une grande créativité institutionnelle, ont permis à la philanthropie de se renouveler sans cesse et de s'adapter aux problèmes sociaux posés à chaque époque.

Philanthropie et affaires publiques

- 6 Sous leur diversité apparente, les différentes formes de philanthropie ont en tout cas un point commun : celui de s'intéresser aux affaires publiques — comme l'indique le sous-titre choisi à l'édition française de l'ouvrage. Les commentateurs ont ainsi soulevé un premier ensemble de questions sur le rapport ambivalent de la philanthropie américaine à la puissance publique, notamment à l'échelle fédérale. Loin de poser la question uniquement en termes de concurrence entre les deux acteurs, O. Zunz montre bien dans l'ouvrage la complexité de ces relations, et ce qu'elles révèlent des limites de la philanthropie elle-même. Il parle à ce propos de « politique d'équivoque ». L'État a ainsi beaucoup encouragé la philanthropie au xx^e siècle, notamment par l'intermédiaire d'exemptions fiscales. Mais ce même outil fiscal a aussi été utilisé pour maintenir la philanthropie en dehors du champ politique — en distinguant, souvent difficilement,

l'éducation (permise à la philanthropie) et le militantisme (interdit, sous peine de retrait des avantages fiscaux). Alan Brinkley (Université Columbia) a fait remarquer que ce lien de la philanthropie à l'État, changeant mais sans cesse entretenu, révélait l'ambiguïté de l'activité philanthropique.

- 7 Comme Sabine Rozier (Université Paris-Dauphine) et M. Vaudagna l'ont rappelé, le livre distingue trois moments clé dans les rapports entre philanthropie américaine et État fédéral. Le premier est symbolisé par l'action de Herbert Hoover. D'abord en tant que secrétaire au commerce, puis en tant que président, Hoover prône la mise en place d'un « État associatif », dans lequel l'État coordonne l'action des organisations philanthropiques, mais sans intervenir financièrement. C'est ce qu'O. Zunz appelle la « gouvernance à coût zéro ». Cette politique se révèle un franc succès lors de la grande inondation du Mississippi en 1927. En revanche elle s'avère insuffisante pour juguler la Grande Dépression de 1929. Cet épisode met bien en évidence les limites de l'action philanthropique : celle-ci n'a pas les moyens de faire face à une crise importante. L'auteur a ainsi souligné lors de la table ronde que l'État et le secteur à but non lucratif n'agissent pas à la même échelle, et que la philanthropie ne peut prétendre à résoudre certains problèmes structurels, et donc à se substituer à l'État providence. La deuxième période importante est celle du New Deal, au cours de laquelle le président Franklin Roosevelt décide une séparation stricte entre les deux domaines, en interdisant la gestion de fonds publics par des organisations privées. Cette décision s'accompagne d'un accroissement du pouvoir et des responsabilités de l'État fédéral. Enfin, le troisième moment déterminant est celui de la présidence de Lyndon B. Johnson dans les années 1960. Il s'agit d'une période où l'État revient à son partenariat avec la philanthropie, construisant ce qu'O. Zunz appelle une « économie mixte du don ». Cette alliance entre les deux forces, et l'investissement de plus en plus fort de l'État dans les programmes philanthropiques, a provoqué une crise dans la philanthropie dans les années 1970-1980, liée à la crainte d'affaiblissement de la société civile et d'instrumentalisation par l'État³. M. Vaudagna s'est arrêté sur la nature de ce partenariat, pour savoir s'il était possible, après plusieurs décennies d'expérimentation, d'en évaluer l'efficacité, notamment en termes de progrès de la justice sociale.

Un bilan positif de l'action philanthropique ?

- 8 De cette intervention de la philanthropie dans les affaires publiques, O. Zunz tire un bilan résolument positif. Il l'a rappelé en introduction de la table ronde, et c'est peut-être ce thème qui a soulevé le plus de questions de la part des commentateurs. L'auteur affirme en effet que l'alliance entre philanthropie des riches et philanthropie de masse au XX^e siècle a élargi la pratique démocratique américaine en permettant à des citoyens ordinaires de prendre une part considérable aux affaires publiques. S. Rozier est revenue sur ce point en demandant à l'auteur si le fait que la philanthropie soit massive suffisait à la rendre démocratique. Elle s'est interrogée sur cette éventuelle démocratisation en remarquant que la participation des citoyens à des activités philanthropiques dont les enjeux n'avaient pas été débattus par la représentation nationale posait la question du contrôle et de la définition des objectifs. Elle a également souligné que la subvention publique de la philanthropie, via l'exemption fiscale, posait aussi un problème de démocratie, puisque les procédés de collecte et de redistribution de l'argent des dons échappaient en grande partie au contrôle des

citoyens et de leurs représentants. A. Brinkley a de son côté interrogé l'optimisme de l'auteur quant aux intentions des philanthropes. En prenant les exemples de riches donateurs ayant pratiqué l'évasion fiscale, comme Andrew Mellon, secrétaire au Trésor de 1921 à 1932, ou de fondations ayant eu un rôle controversé pendant la Guerre Froide, il a souligné que les motifs de la philanthropie n'étaient pas toujours liés au « bien de l'humanité ». M. Vaudagna, sur cette question des motivations de la philanthropie, a effectué une mise au point historiographique utile. Il a rappelé que le premier ouvrage classique sur la philanthropie américaine, publié par Robert Bremner en 1960, insistait fortement sur l'altruisme des philanthropes⁴. Dès les années 1970 une historiographie critique a remis en cause cette interprétation, dénonçant les intentions des riches philanthropes et notamment des fondations — évasion fiscale, souci d'image, ou façade pour des activités moins avouables⁵. Depuis les années 1980, les historiens ont plutôt souligné la multiplicité des motivations caractérisant les acteurs du secteur à but non lucratif. O. Zunz est de ceux-là, mais son bilan reste plus positif que critique. Il choisit ainsi clairement de relier la philanthropie à la tradition progressiste américaine, insistant sur l'alliance entre philanthropes et réformateurs.

- 9 À ces deux questions — la démocratisation et la question des intentions — O. Zunz répond en s'appuyant sur Alexis de Tocqueville⁶. Il est ainsi revenu sur les remarques de S. Rozier en expliquant qu'il se situait dans la lignée du voyageur français qui considère l'action volontaire de petits groupes libres comme une vraie contribution à la démocratie, et que c'est en ce sens qu'il définit la philanthropie américaine moderne comme une expérience démocratique. À la question concernant les intentions des philanthropes, posée par A. Brinkley et M. Vaudagna, l'auteur a répondu qu'il avait décidé de s'intéresser dans son livre aux *résultats* de l'action de la philanthropie américaine sur la société, plus qu'aux *motivations* des donateurs. En reprenant l'exemple d'Andrew Mellon, il a montré que si ce dernier a d'abord cherché à profiter d'avantages fiscaux sans rien produire de philanthropique, l'action menée contre lui par les hommes du New Deal pour évasion fiscale l'a finalement forcé à devenir un vrai philanthrope, et a abouti à l'ouverture de la *National Gallery* dans la capitale fédérale en 1941. Une telle perspective, inspirée de la lecture de Tocqueville, qui déconnecte intentions et résultats, permet à O. Zunz de dépasser la question de la sincérité des donateurs, pour s'intéresser à l'impact de leurs actions.

Un phénomène américain

- 10 Enfin, le dernier sujet de discussion suscité par l'ouvrage a été la comparaison avec le cas français. S. Rozier, auteure d'une thèse sur le mécénat d'entreprises en France, a souligné les différences entre les deux traditions. Elle a notamment rappelé l'importance des questions juridiques et légales, au-delà des préventions culturelles, et d'un rapport différent à ce qui doit relever du public ou du privé⁷. Finalement, cette discussion sur la comparaison franco-américaine a permis à O. Zunz de rappeler son intention d'étudier le sens d'une expérience proprement américaine. Son livre s'attache en effet à montrer à quel point la philanthropie moderne, née aux États-Unis, est liée à des valeurs dans lesquelles les Américains se reconnaissent : le localisme, l'initiative privée et l'efficacité du marché. Il montre enfin, en étudiant le rôle de la philanthropie américaine à l'étranger, plus ou moins en accord avec la politique

étrangère du gouvernement, l'importance de ce secteur pour la construction de l'image des États-Unis dans le monde.

NOTES

1. Zunz, Olivier, *Le Siècle Américain, essai sur l'essor d'une grande puissance*, Fayard, 2000.
 2. Zunz, Oliver, *La Philanthropie en Amérique*, Fayard, 2012, 11.
 3. La participation financière publique aux programmes philanthropiques atteint plus de 50 % dans les années 1970, ce qui pose la question de l'autonomie de la philanthropie.
 4. Bremner, Robert, *American Philanthropy*, University of Chicago Press, 1960. On peut à cet égard regretter l'absence d'un essai bibliographique dans l'ouvrage d'O. Zunz.
 5. Plus récemment, dans cette même veine, S. Rozier a cité l'ouvrage de Nicolas Guilhot, *Financiers, philanthropes : sociologie de Wall Street*, Raisons d'agir, 2006, qui soutient avec la notion de « blanchiment éthique », que les fondations ont pour objectif, sous couvert d'altruisme, d'imposer à la société civile des logiques de rendement propres au capitalisme.
 6. Ce qui n'est pas surprenant lorsqu'on connaît l'important travail de l'auteur sur ce personnage. Voir notamment, Zunz Olivier et Goldhammer Arthur, ed., *Alexis de Tocqueville and Gustave de Beaumont in America : their friendship and their travels*, University of Virginia Press, 2010.
 7. Elle a ainsi expliqué que le relatif « retard » français en termes de donations s'expliquait non pas par une législation moins attractive (une loi de 2003 offre ainsi des déductions fiscales très généreuses aux donateurs), mais par un droit fiscal des successions très protecteur à l'égard des héritiers.
-

INDEX

Thèmes : Actualité de la recherche

AUTEUR

ALEXIA BLIN

CENA